

ALAIN BERRUER

DE LA PART DES
ANGES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-173-3

Dépôt légal : juin 2022

La part des Anges

*Volume d'un alcool s'évaporant
pendant le vieillissement en fût.*

*Cette expression viendrait de l'alchimie,
où les composés volatils sont appelés anges.*

*C'est la part que le vigneron doit laisser
aux anges pour que son vin soit bon.*

*Les fûts n'étant pas totalement hermétiques,
il est logique qu'une partie du spiritueux
qui y est stocké s'évapore.*

*Par extension, évaporation des effluves d'alcool dans
un verre.*

Ce roman étant une œuvre de pure fiction, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

PROLOGUE

« Mesdames et Messieurs les jurés, Monsieur le président, ne vous trompez pas, ce procès n'est pas celui d'une femme, mais celui de l'indifférence. Oui, absolument. De cette indifférence qui nous pousse à fermer les yeux devant ces femmes battues, parce que l'on se dit qu'elles sont lâches et coupables de ne pas fuir. Mais pour aller où ? Elles sont devenues dépendantes, souvent sans ressources, à la merci de l'ignominie. S'il vous plaît, ne fermez plus les yeux sur les femmes battues.

Lorsque la porte d'une maison se referme, on ne sait pas ce qu'il se passe derrière. Ou plutôt on ne veut pas savoir. Parce que l'on se pose la question qui déculpabilise, à savoir "a-t-on le droit de s'immiscer dans l'intimité d'un couple, de pénétrer dans sa sphère familiale ?"

Parce qu'un soir, cette femme, cette femme qui est dans ce box a eu le courage de dire à son mari qu'elle voulait le quitter, la fureur a pris le pas sur la raison. Il l'a saisie au cou pour l'étrangler. Alors, dans cette cuisine où elle était acculée contre le plan de travail et qu'elle commençait à suffoquer, un couteau salvauteur a mis fin à des années de calvaire.

Mariée à vingt ans, son bonheur n'aura duré qu'un dîner de lune de miel. La suite ne sera pour elle qu'un long supplice, fait d'insultes, d'humiliations, de manipulations et de coups. Une femme que l'on surveille, que l'on épie, qui ne peut même pas se servir de son téléphone. Une femme que l'on engloutit dans une fange de souillure physique et morale.

Ce procès, Mesdames et Messieurs les jurés, c'est celui de notre indifférence à tous. Cette indifférence qui nous rend innocents aux yeux du monde et qui cautionne notre lâcheté. Parce que ce n'est pas l'accusée qui a été lâche de ne pas s'être enfuie, c'est nous qui sommes lâches, nous qui nous sommes tus. Et il

faut se dire que bien d'autres femmes vivent la même horreur. Celles qui guettent dans la nuit le bruit des pas qui indiquent que c'est l'heure d'aller coucher les enfants et qu'il faut faire vite. L'heure du danger a sonné.

Cette femme ici présente a toujours été seule pour affronter l'indicible, parce que sa famille est dans le déni : dans une famille, ça fait tache d'avoir une fille battue. Alors on préfère fermer les yeux, on refuse de croire à l'évidence, on pense "affabulations", parce que le mari a de bonnes relations de voisinage, parce qu'il est poli et qu'il présente bien.

Les enfants sont à la fois les témoins, les victimes et les otages de cette violence, une violence qui va les traumatiser à vie, mais que le lien familial affectif empêche de dénoncer.

Alors à la question qui vous sera posée, Mesdames et Messieurs les jurés, vous devrez répondre par non, parce qu'aucun enfant ne devra pouvoir dire un jour à sa mère : Papa est mort, on ne sera plus battus ».

François Mazard était un brillant avocat, un ténor du barreau, comme on dit, reconnu pour ses succès au prétoire, à l'issue de plaidoiries qui exaltaient l'audience et qui faisaient mouche, mais qui sont souvent des lieux de tragédies. Il jonglait avec les mots, il savait trouver les formules. Il s'appliquait, avant un procès, à connaître la personnalité de chaque juré pour pouvoir cibler ses arguments, en leur offrant ce qu'ils préféreraient entendre et ce qui pouvait les toucher. Pour lui, être avocat, c'était aller chercher la vérité dans l'ombre des âmes, et par-dessus tout à y chercher la justice. Aujourd'hui, c'était sans doute l'une de ses plaidoiries les plus éprouvantes physiquement et moralement, car, intimement convaincu de la véracité de son discours, il avait tiré la quintessence de son art oratoire.

Il rentra chez lui vers dix-huit heures, satisfait, mais éreinté, et se dirigea directement dans la salle de bain pour prendre une douche.

— Ça s'est bien passé ? lui demanda sa femme, Hermine, quand il émergea.

— Éprouvant. Trop d'émotions, mais je crois les avoir ébranlés.

— Tu es toujours aussi convaincant, tu vas gagner, j'en suis sûre.

Elle confirma d'un baiser et lui rappela qu'ils étaient invités le soir même chez des amis pour un dîner. Il avait complètement oublié, pris par l'adrénaline qui s'était déversée tout l'après-midi dans sa plaidoirie.

— Excuse-moi, je ne vais pas y aller. Je suis épuisé. Et je ne me sens pas faire quarante kilomètres en voiture ce soir.

— Je conduirais, si tu veux.

— Non chérie, et je crains surtout que le repas ne tourne autour de ce procès. Je ne serais pas un bon convive. Il vaut mieux que tu les préviennes que je ne viendrai pas.

— Mais je n'ai pas envie de te laisser seul après cette journée.

— Comprends-moi, j'ai envie de décompresser, et puis je ne serai pas seul. Joséphine et Annabelle sont là.

Hermine comprenait. Elle n'allait pas lui en tenir rigueur. Il s'investissait tellement dans chaque plaidoirie qu'il en revenait complètement vidé. Et celle-ci allait être pour lui lourde de conséquences.

Alors, elle prit la route toute seule vers dix-neuf heures.

Partie 1 : Le challenge

1

Dix ans plus tard.

Joséphine entra dans la pièce sans même frapper, avec bol de café, canette de bière et courrier servis sur un plateau. Plateau qu'elle posa sur le bureau en écartant documents et papiers pour faire de la place. Elle alla tirer les lourdes tentures pour faire entrer la lumière. La clarté subite sortit la pièce de son côté sépulcral et fit apparaître un canapé adossé au long mur, auquel faisait face une grande bibliothèque rejoignant le haut plafond à corniches, dont le style rappelait qu'on était dans une maison bourgeoise. Elle datait du début du dix-neuvième siècle et était surchargée de livres empilés à la va-vite. Dans un coin, le bureau était jonché de dossiers en tous genres, de papiers en désordre et d'une bouteille de vin.

De sous une couverture, étendue sur le canapé, émergea une silhouette aux cheveux hirsutes et à la barbe de trois jours.

— Joséphine, ferme ça, bon sang, éructa François Mazard en clignant des yeux.

Elle prit le plateau et le posa sur un guéridon qui servait de table de nuit.

— Voilà ! Si c'est pas honteux d'être encore au lit à cette heure-ci, si on peut appeler ça un lit.

— Je t'ai déjà dit de ne pas me réveiller si tôt tous les matins, Joséphine, rétorqua-t-il sans la regarder, s'asseyant sur le bord de ce qui était désormais son lit. Il décapsula la canette de bière, il en avala une gorgée et alluma une cigarette. Le café dans le bol refroidissait.

— Je vais faire le ménage ! Alors, il va falloir débarrasser un peu, répondit-elle en ramassant la bouteille de vin vide sur

le bureau et divers documents tombés par terre. Sinon, moi je bazarde tout. Vous croyez que c'est raisonnable d'être encore couché à dix heures... Enfin, ce que j'en dis, moi... Je parle pour les gens normaux. Parce que vous...

— Pas aujourd'hui le ménage, tu le feras demain. Aujourd'hui, il faut que je bosse.

— Ah, ah ! Bosser ? Eh bien, c'est original ça. Il y a plus de dix ans que vous paressez toute la journée, que vous êtes bourré comme un coing du matin au soir, et vous voulez vous mettre au travail ! Dites donc, allez-y prudemment, parce que vous devez avoir les méninges bigrement anesthésiées depuis le temps.

— Joséphine, sois polie, tu m'emmerdes !

— Et boire de la bière au réveil, vous trouvez que c'est bien ?

— Ça fait roter et ça me permet d'évacuer le stress des cauchemars de la nuit.

— Et le café que je vous fais, c'est pour les chiens ?

— Oh, Joséphine... Arrête, tu m'emmerdes !

Il se redressa, enleva la couverture et saisit la bouteille de bière pour en reboire une rasade, ignorant totalement le bol de café.

Joséphine était au service de la famille d'Hermine depuis près de quarante ans. Elle était de cette génération qui a trimé dur pour s'en sortir, mais elle avait la sagesse et cette expérience de la vie née de luttes quotidiennes face à l'adversité. Elle avait connu son maître dès qu'il avait commencé à faire la cour à sa patronne, avant qu'il ne se fiance, se marie, et ne devienne un brillant avocat. Et puis brutalement, tout avait basculé. Il avait plongé dans les ténèbres. Malgré ses soixante-sept ans, elle était toujours là, fidèle, à essayer de lui éviter de sombrer encore plus profond. Elle faisait partie intégrante de la famille et était pour Annabelle, l'unique fille du couple, comme une seconde mère ou plutôt, une grand-mère. Même si elle avait par moment envie de baisser les bras, elle restait comme viscéralement attachée au service des Mazard. Elle sortit en claquant la porte.

François alla vers un vieux casier en métal de six bouteilles, posé dans un coin, et dont il n'en restait que trois. Il en saisit une, s'assit à son bureau, ouvrit un tiroir pour prendre un tire-bouchon et la déboucha. Le sympathique bruit du liège qui

s'extirpait en un *plop* retentissant était déjà un plaisir. S'appuyant sur son vieux fauteuil club en cuir avachi et craquelé, il porta le bouchon à son nez pour en sentir l'odeur caractéristique, il se versa un verre et le savoura, tout en regardant la lumière traverser les nuances de rouge qui dansaient dans le cristal pendant de longs instants. Il jeta un coup d'œil rapide sur le courrier posé sur le plateau et, sans l'ouvrir, il le jeta sur la pile qui s'amoncelait et de laquelle dépassaient quelques vieux exemplaires de *la gazette des tribunaux*, jaunis par le temps. Il se leva, remplit à nouveau son verre et il alla s'accouder à la fenêtre. Il était dix heures vingt à l'horloge de la gare qu'on apercevait au loin. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas levé aussi tôt. Mais ses pensées vagabondaient dans le vide.

Annabelle entra dans la pièce. Elle se dirigea vers le bureau sans un regard pour son père, toujours le nez vers l'extérieur, et qui lui tournait le dos pour lui masquer son verre, comme par pudeur. Elle fouilla un moment dans le fatras de paperasse.

— Tu n'as pas vu le livre que j'ai commencé à lire à Maman ?

— ...

— Je te parle !

— Lequel ? Quel livre ?

— Je l'avais posé là, sur le bureau.

— Pas vu !

— Évidemment, comment peut-on retrouver quelque chose dans un bordel pareil ! Et ces vieux journaux, tu ne peux pas les jeter. Ne me dis pas que c'est la nostalgie qui te les fait conserver.

— Pas touche !

— C'est un vrai souk, ici !

— Ça, ce n'est pas très gentil pour Joséphine, ma fille.

— Ta fille ! Évite d'utiliser ce terme. Il y a longtemps que tu as oublié que j'existais.

— Oh, tu sais Annabelle, j'oublie moi-même que j'existe par moments, alors...

— Arrête ton cynisme !

Joséphine entra dans la pièce avec son aspirateur.

— Vous avez fini de vous chamailler tous les deux ? Ce n'est pas ça qui va améliorer votre relation.

— Quelle relation ? Il y a longtemps qu’il n’y en a plus ! Tu n’aurais pas vu le livre que j’ai commencé à lire à Maman ?

— Je l’ai rangé là, dans la bibliothèque, avant qu’il ne disparaisse dans tout ce fatras.

— Merci, Joséphine, heureusement que tu es là. Je te laisse avec cette épave.

— Joséphine ! Heureusement que tu es là !... Joséphine... Joséphine... Toi seule fais tourner la boutique, la seule femme digne de ce nom dans cette baraque ! lança l’avocat.

— Monsieur Mazard, un peu de respect pour votre femme !

— Parce que j’ai encore une femme ? Vous croyez que ce qu’il en reste s’appelle une femme ? Moi j’appelle ça un légume !

— C’est honteux de parler comme ça d’une infirme et de se comporter de la sorte devant votre fille ! Il va peut-être falloir qu’un jour vous arrêtiez vos conneries et passer à autre chose. Annabelle, elle a besoin de vivre, de voir du monde, de recevoir des amis, ce qu’elle ne peut pas faire, par honte, tellement vous êtes pathétique. À son âge, vous ne voudriez pas qu’elle fasse du tricot. Elle a le droit de vivre à cet âge-là. Bien sûr, ce genre de chose, c’est pas en s’enfilant des verres de vin qu’on peut les comprendre.

— Joséphine, tu me fatigues.

Il posa son verre vide sur le bureau et alla s’allonger sur le canapé.

— Vous pourriez au moins enlever vos chaussures avant de vous allonger ! tança-t-elle.

— Je suis déjà à côté de mes pompes, alors...

— Vous êtes vraiment lamentable. Je ferai le ménage plus tard.

Le drame remontait à dix ans. Depuis ce jour où, en pleine nuit, sa femme Hermine avait perdu le contrôle de sa voiture en revenant d’un dîner bien arrosé. On se souvient qu’ils avaient été invités chez des amis pour un anniversaire, mais qu’après une plaidoirie qui l’avait éprouvé, il n’avait pas voulu l’accompagner, la laissant partir seule à quarante kilomètres de là. Restée paraplégique après un coma de trois mois, elle passait ses journées dans sa chambre, où François n’allait pratiquement plus la voir. Brillant avocat, il s’était peu à peu éloigné du barreau

en sombrant dans l'alcoolisme. Reclus dans sa vaste demeure, il vivait désormais entre sa gouvernante, Joséphine, et sa fille, Annabelle. Celle-ci le tenait pour responsable de l'accident et n'entretenait avec lui que des rapports distants, pour ne pas dire inexistant. Ainsi, depuis le drame, ils ne faisaient guère que se croiser, de temps à autre, dans une maison où chacun avait ses quartiers. François passait ses journées dans le bureau du rez-de-chaussée où il y vivait, y dormait... et y buvait, tandis que sa femme était reléguée dans leur ancienne chambre, au fond du couloir, à côté de celle de Joséphine, et qu'Annabelle, murée dans son silence, occupait l'étage.

Cet après-midi-là, il sortit et alla flâner sur les bords de Seine, mains dans les poches et cigarette au bec. Ses yeux ne fixaient que le vide. Il avançait comme un automate, sans but, détaché de toute cette vie qui s'agitait autour de lui.

Une ou deux fois par semaine, il s'autorisait une sortie, une balade d'une dizaine de minutes, comme si cette cure d'oxygénation était, avec l'alcool, la seule chose capable de le faire encore tenir debout pour attendre chaque jour le lendemain.

Un crachin commençait à tomber, mais ça ne le gênait pas, au contraire, un peu comme si ces gouttes d'eau bienvenues pourraient le laver de tous remords. Il fit demi-tour et rentra chez lui. Comme un rituel, il descendit à la cave avec son casier et passa de longues minutes à caresser ses bouteilles avant de se décider à en choisir une. Il s'assit sur sa vieille chaise usée par le temps, il la déboucha, en remplit un verre, ambré par le tanin, et savoura le nectar qu'il fit rouler dans son palais. Car il était rarement ivre, plutôt constamment entre deux vins qui pourraient lui faire oublier les souvenirs crus qui s'ancrent dans son cerveau comme des pieuvres à un rocher.

Il remonta de la cave avec la bouteille entamée, qu'il essaya de cacher sous son blouson quand il croisa Philippe qui déambulait dans le couloir.

— Bonjour, Monsieur Mazard, vous n'avez pas vu Annabelle ?

— Annabelle ? ... Annabelle ?... Qui ça ?

— Monsieur Mazard ! Votre fille, vous ne l'avez pas vue ?

— Ah oui, ma fille ! J'ai une fille, c'est vrai ! C'est drôle, il y a des moments où je l'oublie complètement.